

SIMONE DE BEAUVOIR

LE
DEUXIÈME
SEXE

II

L'EXPÉRIENCE VÉCUE

nrf

GALLIMARD



Quel malheur que d'être femme!
et pourtant le pire malheur quand on
est femme est au fond de ne pas com-
prendre que c'en est un.

KIERKEGAARD

À moitié victimes, à moitié com-
plices, comme tout le monde.

J.-P. SARTRE

INTRODUCTION

Les femmes d'aujourd'hui sont en train de détrôner le mythe de la féminité ; elles commencent à affirmer concrètement leur indépendance ; mais ce n'est pas sans peine qu'elles réussissent à vivre intégralement leur condition d'être humain. Élevées par des femmes, au sein d'un monde féminin, leur destinée normale est le mariage, qui les subordonne encore pratiquement à l'homme ; le prestige viril est bien loin de s'être effacé : il repose encore sur de solides bases économiques et sociales. Il est donc nécessaire d'étudier avec soin le destin traditionnel de la femme. Comment la femme fait-elle l'apprentissage de sa condition, comment l'éprouve-t-elle, dans quel univers se trouve-t-elle enfermée, quelles évasions lui sont permises, voilà ce que je chercherai à décrire. Alors seulement nous pourrons comprendre quels problèmes se posent aux femmes qui, héritant d'un lourd passé, s'efforcent de forger un avenir nouveau. Quand j'emploie les mots « femme » ou « féminin » je ne me réfère évidemment à aucun archétype, à aucune immuable essence ; après la plupart de mes affirmations il faut sous-entendre « dans l'état actuel de l'éducation et des mœurs ». Il ne s'agit pas ici d'énoncer des vérités éternelles mais de décrire le fond commun sur lequel s'enlève toute existence féminine singulière.

PREMIÈRE PARTIE

FORMATION

CHAPITRE PREMIER

ENFANCE

On ne naît pas femme : on le devient. Aucun destin biologique, psychique, économique ne définit la figure que revêt au sein de la société la femelle humaine ; c'est l'ensemble de la civilisation qui élabore ce produit intermédiaire entre le mâle et le castrat qu'on qualifie de féminin. Seule la médiation d'autrui peut constituer un individu comme un *Autre*. En tant qu'il existe pour soi l'enfant ne saurait se saisir comme sexuellement différencié. Chez les filles et les garçons, le corps est d'abord le rayonnement d'une subjectivité, l'instrument qui effectue la compréhension du monde : c'est à travers les yeux, les mains, non par les parties sexuelles qu'ils appréhendent l'univers. Le drame de la naissance, celui du sevrage se déroulent de la même manière pour les nourrissons des deux sexes ; ils ont les mêmes intérêts et les mêmes plaisirs ; la succion est d'abord la source de leurs sensations les plus agréables ; puis ils passent par une phase anale où ils tirent leurs plus grandes satisfactions des fonctions excrétoires qui leur sont communes ; leur développement génital est analogue ; ils explorent leur corps avec la même curiosité et la même indifférence ; du clitoris et du pénis ils tirent un même plaisir incertain ; dans la mesure où déjà leur sensibilité s'objective, elle se tourne vers la mère : c'est la chair féminine douce, lisse, élastique qui suscite les désirs sexuels et ces désirs sont préhensifs ; c'est d'une manière agressive que la fille, comme le garçon, embrasse sa mère, la palpe, la caresse ; ils ont la même jalousie s'il naît un nouvel enfant ; ils la manifestent par les mêmes conduites : colères, bouderie, troubles urinaires ; ils recourent aux mêmes coquetteries pour capter l'amour des adultes. Jusqu'à douze ans la fillette est aussi robuste que ses frères, elle manifeste les mêmes capacités intellectuelles ; il n'y a aucun domaine où il lui soit interdit

de rivaliser avec eux. Si, bien avant la puberté, et parfois même dès sa toute petite enfance, elle nous apparaît déjà comme sexuellement spécifiée, ce n'est pas que de mystérieux instincts immédiatement la vouent à la passivité, à la coquetterie, à la maternité : c'est que l'intervention d'autrui dans la vie de l'enfant est presque originelle et que dès ses premières années sa vocation lui est impérieusement insufflée.

Le monde n'est d'abord présent au nouveau-né que sous la figure de sensations immanentes ; il est encore noyé au sein du Tout comme au temps où il habitait les ténèbres d'un ventre ; qu'il soit élevé au sein ou au biberon, il est investi par la chaleur d'une chair maternelle. Peu à peu il apprend à percevoir les objets comme distincts de lui : il se distingue d'eux ; en même temps, d'une façon plus ou moins brutale, il est détaché du corps nourricier ; parfois il réagit à cette séparation par une crise violente¹ ; en tout cas, c'est vers le moment où elle se consomme — vers l'âge de six mois environ — qu'il commence à manifester dans des mimiques, qui deviennent par la suite de véritables parades, le désir de séduire autrui. Certes, cette attitude n'est pas définie par un choix réfléchi ; mais il n'est pas besoin de *penser* une situation pour l'*exister*. D'une manière immédiate le nourrisson vit le drame originel de tout existant qui est le drame de son rapport à l'Autre. C'est dans l'angoisse que l'homme éprouve son délaissement. Fuyant sa liberté, sa subjectivité, il voudrait se perdre au sein du Tout : c'est là l'origine de ses rêveries cosmiques et panthéistiques, de son désir d'oubli, de sommeil, d'extase, de mort. Il ne parvient jamais à abolir son moi séparé : du moins souhaite-t-il atteindre la solidité de l'en-soi, être pétrifié en chose ; c'est singulièrement lorsqu'il est figé par le regard d'autrui qu'il s'apparaît comme un être. C'est dans cette perspective qu'il faut interpréter les conduites de l'enfant : sous une forme charnelle, il découvre la finitude, la solitude, le délaissement dans un monde étranger ; il essaie de compenser cette catastrophe en aliénant son existence dans une image dont autrui fondera la réalité et la valeur. Il semble que ce soit à partir du moment où il saisit son reflet dans les glaces — moment qui coïncide avec celui du sevrage — qu'il commence à affirmer son identité² : son moi

1. Judith Gautier raconte dans ses souvenirs qu'elle pleura et dépérit si lamentablement quand on l'eut arrachée à sa nourrice qu'il fallut les réunir à nouveau. On ne la sevrera que beaucoup plus tard.

2. Cette théorie est proposée par le docteur Lacan dans les *Complexes familiaux dans la formation de l'individu*. Ce fait, d'une importance primordiale, expliquerait qu'au cours de son développement « le moi garde la figure ambiguë du spectacle ».

se confond avec ce reflet si bien qu'il ne se forme qu'en s'aliénant. Que le miroir proprement dit joue un rôle plus ou moins considérable, il est certain que l'enfant commence vers six mois à comprendre les mimiques de ses parents et à se saisir sous leur regard comme un objet. Il est déjà un sujet autonome qui se transcende vers le monde : mais c'est seulement sous une figure aliénée qu'il se rencontrera lui-même.

Lorsque l'enfant grandit, il lutte de deux façons contre le délaissement originel. Il essaie de nier la séparation : il se blottit dans les bras de sa mère, il recherche sa chaleur vivante, il réclame ses caresses. Et il essaie de se faire justifier par le suffrage d'autrui. Les adultes lui apparaissent comme des dieux : ils ont le pouvoir de lui conférer l'être. Il éprouve la magie du regard qui le métamorphose tantôt en un délicieux petit ange, tantôt en monstre. Ces deux modes de défense ne s'excluent pas : au contraire ils se complètent et se pénètrent. Quand la séduction réussit, le sentiment de justification trouve une confirmation charnelle dans les baisers et les caresses reçus : c'est une même heureuse passivité que l'enfant connaît dans le giron de sa mère et sous ses yeux bienveillants. Il n'y a pas pendant les trois ou quatre premières années de différence entre l'attitude des filles et celle des garçons ; ils tentent tous de perpétuer l'heureux état qui a précédé le sevrage ; chez ceux-ci autant que celles-là on rencontre des conduites de séduction et de parade : ils sont aussi désireux que leurs sœurs de plaire, de provoquer des sourires, de se faire admirer.

Il est plus satisfaisant de nier le déchirement que de le surmonter, plus radical d'être perdu au cœur du Tout que de se faire pétrifier par la conscience d'autrui : la fusion charnelle crée une aliénation plus profonde que toute démission sous le regard d'autrui. La séduction, la parade représentent un stade plus complexe, moins facile, que le simple abandon dans les bras maternels. La magie du regard adulte est capricieuse ; l'enfant prétend être invisible, ses parents entrent dans le jeu, ils le cherchent à tâtons, ils rient et puis brusquement ils déclarent : « Tu nous ennuies, tu n'es pas invisible du tout. » Une phrase de l'enfant a amusé, il la répète : cette fois, on hausse les épaules. Dans ce monde aussi incertain, aussi imprévisible que l'univers de Kafka, on trébuche à chaque pas¹. C'est pourquoi tant d'enfants ont peur de

1. Dans *L'Orange bleue*, Yassu Gaucière dit à propos de son père : « Sa bonne humeur me paraissait aussi redoutable que ses impatiences parce que rien ne m'expliquait ce qui la pouvait motiver... Incertaine des mouvements de son humeur autant que je l'eusse été des caprices d'un Dieu, je le révérais avec inquiétude... Je lançais mes mots comme

grandir ; ils se désespèrent si leurs parents cessent de les prendre sur leurs genoux, de les admettre dans leur lit : à travers la frustration physique ils éprouvent de plus en plus cruellement le délaissement dont l'être humain ne prend jamais conscience qu'avec angoisse.

C'est ici que les petites filles vont d'abord apparaître comme privilégiées. Un second sevrage, moins brutal, plus lent que le premier, soustrait le corps de la mère aux étreintes de l'enfant ; mais c'est aux garçons surtout qu'on refuse peu à peu baisers et caresses ; quant à la fillette, on continue à la cajoler, on lui permet de vivre dans les jupes de sa mère, le père la prend sur ses genoux et flatte ses cheveux ; on l'habille avec des robes douces comme des baisers, on est indulgent à ses larmes et à ses caprices, on la coiffe avec soin, on s'amuse de ses mines et de ses coquetteries : des contacts charnels et des regards complaisants la protègent contre l'angoisse de la solitude. Au petit garçon, au contraire, on va interdire même la coquetterie ; ses manœuvres de séduction, ses comédies agacent. « Un homme ne demande pas qu'on l'embrasse... Un homme ne se regarde pas dans les glaces... Un homme ne pleure pas », lui dit-on. On veut qu'il soit « un petit homme » ; c'est en s'affranchissant des adultes qu'il obtiendra leur suffrage. Il plaira en ne paraissant pas chercher à plaire.

Beaucoup de garçons, effrayés de la dure indépendance à laquelle on les condamne, souhaitent alors être des filles ; au temps où on les habillait d'abord comme elles, c'est souvent avec des larmes qu'ils abandonnaient la robe pour le pantalon, qu'ils voyaient couper leurs boucles. Certains choisissent obstinément la féminité, ce qui est une des manières de s'orienter vers l'homosexualité : « Je souhaitai passionnément d'être fille et je poussai l'inconscience de la grandeur d'être homme jusqu'à prétendre pisser assis », raconte Maurice Sachs¹. Cependant si le garçon apparaît d'abord comme moins favorisé que ses sœurs, c'est qu'on a sur lui de plus grands desseins. Les exigences auxquelles on le soumet impliquent immédiatement une valorisation. Dans ses souvenirs, Maurras raconte qu'il était jaloux

j'aurais joué à pile ou face, me demandant quel accueil leur serait fait.» Et, plus loin, elle raconte l'anecdote suivante : « Comme un jour, après avoir été grondée, je commençais ma litanie : Vieille table, brosse à parquets, fourneau, bassine, bouteille à lait, poêlon, etc., ma mère m'entendit et éclata de rire... Quelques jours plus tard, je tentai d'utiliser ma litanie pour adoucir ma mère qui de nouveau m'avait grondée : mal m'en prit cette fois. Au lieu de l'égayer, je redoublai sa sévérité et m'attirai une punition supplémentaire. Je me dis que la conduite des grandes personnes était décidément incompréhensible. »

1. *Le Sabbat*.

d'un cadet que sa mère et sa grand-mère cajolaient : son père le saisit par la main et l'emmena hors de la chambre : « Nous sommes des hommes ; laissons ces femmes », lui dit-il. On persuade l'enfant que c'est à cause de la supériorité des garçons qu'il leur est demandé davantage ; pour l'encourager dans le chemin difficile qui est le sien, on lui insuffle l'orgueil de sa virilité ; cette notion abstraite revêt pour lui une figure concrète : elle s'incarne dans le pénis ; ce n'est pas spontanément qu'il éprouve de la fierté à l'égard de son petit sexe indolent ; mais il la ressent à travers l'attitude de son entourage. Mères et nourrices perpétuent la tradition qui assimile le phallus et l'idée de mâle ; qu'elles en reconnaissent le prestige dans la gratitude amoureuse ou dans la soumission, ou que ce soit pour elles une revanche de le rencontrer chez le nourrisson sous une forme humiliée, elles traitent le pénis infantin avec une complaisance singulière. Rabelais nous rapporte les jeux et les propos des nourrices de Gargantua¹ ; l'histoire a retenu ceux des nourrices de Louis XIII. Des femmes moins effrontées donnent cependant un nom d'amitié au sexe du petit garçon, elles lui en parlent comme d'une petite personne qui est à la fois lui-même et autre que lui-même ; elles en font, selon le mot déjà cité, « un *alter ego* d'habitude plus rusé, plus intelligent et plus adroit que l'individu² ». Anatomiquement, le pénis est tout à fait apte à remplir ce rôle ; détaché du corps, il apparaît comme un petit jouet naturel, une sorte de poupée. On valorisera donc l'enfant en valorisant son double. Un père me racontait qu'un de ses fils à l'âge de trois ans urinait encore assis ; entouré de sœurs et de cousines, c'était un enfant timide et triste ; un jour son père l'emmena avec lui aux W.-C. en lui disant : « Je vais te montrer comment font les hommes. » Désormais l'enfant, tout fier d'uriner debout, méprisa les filles « qui pissent par un trou » ; son dédain venait originellement non du fait qu'il leur manquait un organe, mais de ce qu'elles n'avaient pas été comme lui distinguées et initiées par le père. Ainsi, bien loin que le pénis se découvre comme un privilège immédiat d'où le garçon tirerait un sentiment de supériorité, sa valorisation apparaît au

1. ... « Et déjà commençait exercer sa braguette laquelle un chacun jour ses gouvernantes ornoyent de beaux bouquets, de beaux rubans, de belles fleurs, de beaux floquants et passaient leur temps à la faire revenir entre leurs mains comme un magdaléon d'entraict, et s'esclaffaient de rire quand elle levait les auresilles, comme si le jeu leur eust pleu. L'une la nommait ma petite drille, l'autre ma pine, l'autre ma branche de coural, l'autre mon boudon, mon bouchon, mon vibrequin, mon poussouer, ma térière, ma pendilloche », etc.

2. A. Balint, *La Vie intime de l'enfant*, p. 101.

contraire comme une compensation — inventée par les adultes et ardemment acceptée par l'enfant — aux duretés du dernier sevrage : par là, il est défendu contre le regret de ne plus être un nourrisson, de ne pas être une fille. Par la suite il incarnera dans son sexe sa transcendance et sa souveraineté orgueilleuse¹.

Le sort de la fillette est très différent. Mères et nourrices n'ont pas pour ses parties génitales de révérence ni de tendresse ; elles n'attirent pas son attention sur cet organe secret, dont on ne voit que l'enveloppe et qui ne se laisse pas empoigner ; en un sens, elle n'a pas de sexe. Elle n'éprouve pas cette absence comme un manque ; son corps est évidemment pour elle une plénitude ; mais elle se trouve située dans le monde d'une autre manière que le garçon ; et un ensemble de facteurs peut transformer à ses yeux cette différence en une infériorité.

Il y a peu de questions plus discutées par les psychanalystes que le fameux « complexe de castration » féminin. La plupart admettent aujourd'hui que l'envie d'un pénis se présente selon les cas de manières très diverses². D'abord, il y a beaucoup de fillettes qui ignorent jusqu'à un âge avancé l'anatomie masculine. L'enfant accepte naturellement qu'il y ait des hommes et des femmes comme il y a un soleil et une lune : il croit en des essences contenues dans des mots et sa curiosité n'est pas d'abord analytique. Pour beaucoup d'autres, ce petit morceau de chair qui pend entre les jambes des garçons est insignifiant ou même dérisoire ; c'est une singularité qui se confond avec celle des vêtements, de la coiffure ; souvent c'est sur un petit frère nouveau-né qu'elle se découvre et « quand la petite fille est très jeune, dit H. Deutsch, elle n'est pas impressionnée par le pénis de son petit frère » ; elle cite l'exemple d'une fillette de dix-huit mois qui resta absolument indifférente à la découverte du pénis et ne lui donna de valeur que beaucoup plus tard, en rapport avec ses préoccupations personnelles. Il arrive même que le pénis soit considéré comme une anomalie : c'est une excroissance, une chose vague qui pend comme les loupes, les tétines, les verrues ; elle peut inspirer du dégoût. Enfin, le fait est qu'il y a de nombreux cas où la fillette s'intéresse au pénis

1. Voir *Le deuxième sexe*, t. I^{er}, ch. II, p. 73.

2. Outre les ouvrages de Freud et d'Adler, il existe sur le sujet une abondante littérature. Abraham le premier a émis l'idée que la fillette considérait son sexe comme une blessure résultant d'une mutilation. Karen Horney, Jones, Jeanne Lampt de Groot, H. Deutsch, A. Balint ont étudié la question d'un point de vue psychanalytique. Sausurre essaie de concilier la psychanalyse avec les idées de Piaget et Lucquet. Voir aussi Pollack, *Les Idées des enfants sur la différence des sexes*.

d'un frère ou d'un camarade ; mais cela ne signifie pas qu'elle en éprouve une jalousie proprement sexuelle et encore moins qu'elle se sente profondément atteinte par l'absence de cet organe ; elle désire se l'approprier comme elle désire s'approprier tout objet ; mais ce désir peut demeurer superficiel.

Il est certain que les fonctions excrétoires et singulièrement les fonctions urinaires intéressent passionnément les enfants : uriner au lit est souvent une protestation contre la préférence marquée par les parents à un autre enfant. Il y a des pays où les hommes urinent assis et il arrive que les femmes urinent debout : c'est l'usage entre autres chez beaucoup de paysannes ; mais, dans la société occidentale contemporaine, les mœurs veulent généralement qu'elles s'accroupissent tandis que la station debout est réservée aux mâles. Cette différence est pour la fillette la différenciation sexuelle la plus frappante. Pour uriner, elle doit s'accroupir, se dénuder et partant se cacher : c'est une servitude honteuse et incommode. La honte s'accroît dans les cas fréquents où elle souffre d'émissions urinaires involontaires, au cas de crise de fou rire, par exemple ; le contrôle est moins sûr chez elle que chez les garçons. Chez ceux-ci, la fonction urinaire apparaît comme un jeu libre qui a l'attrait de tous les jeux dans lesquels la liberté s'exerce ; le pénis se laisse manipuler, à travers lui on peut agir, ce qui est un des profonds intérêts de l'enfant. Une petite fille voyant uriner un garçon déclara avec admiration : « Comme c'est commode¹ ! » Le jet peut être dirigé à volonté, l'urine lancée au loin : le garçon en tire un sentiment d'omnipotence. Freud a parlé de « l'ambition brûlante des anciens diurétiques » ; Stekel a discuté avec bon sens cette formule, mais il est vrai que comme le dit Karen Horney² « des fantasmes d'omnipotence surtout d'un caractère sadique sont souvent associés au jet mâle d'urine » ; ces fantasmes qui survivent chez certains hommes³ sont importants chez l'enfant. Abraham parle du « grand plaisir que les femmes éprouvent à arroser le jardin avec un tuyau » ; je crois, en accord avec les théories de Sartre et de Bachelard⁴, que ce n'est pas nécessairement⁵ l'assimilation du tuyau au pénis qui est source de ce plaisir ; tout jet d'eau apparaît comme un

1. Cité par A. Balint.

2. The genesis of castration complex in women. *International Journal of Psychoanalysis*, 1923-1924.

3. Cf. Montherlant, *Les Chenilles*, Solstice de juin.

4. Voir vol. I^{er}, 1^{re} partie, ch. II.

5. En certains cas, cependant, elle est manifeste.

miracle, un défi à la pesanteur : le diriger, le gouverner, c'est remporter sur les lois naturelles une petite victoire ; en tout cas il y a là pour le petit garçon un amusement quotidien qui est interdit à ses sœurs. Il permet en outre, à la campagne surtout, d'établir à travers le jet urinaire quantité de rapports avec les choses : eau, terre, mousse, neige, etc. Il y a des petites filles qui, pour connaître ces expériences, se couchent sur le dos et tentent de faire gicler l'urine « vers le haut » ou qui s'exercent à uriner debout. D'après Karen Horney, elles envieraient aussi au garçon la possibilité d'exhibition qui lui est accordée. « Une malade s'exclama subitement, après avoir vu dans la rue un homme qui urinait : "Si je pouvais demander un cadeau à la Providence, ce serait de pouvoir une seule fois dans ma vie uriner comme un homme" », rapporte Karen Horney. Il semble aux fillettes que le garçon, ayant le droit de toucher son pénis, peut s'en servir comme d'un jouet tandis que leurs organes à elles sont tabous. Que cet ensemble de facteurs rende désirable à beaucoup d'entre elles la possession d'un sexe mâle, c'est un fait dont quantité d'enquêtes et de confidences recueillies par les psychiatres font foi. Havelock Ellis¹ cite ces paroles d'un sujet qu'il désigne sous le nom de Zénia : « Le bruit d'un jet d'eau, surtout sortant d'un long tuyau d'arrosage, a toujours été très excitant pour moi en me rappelant le bruit du jet d'urine observé pendant l'enfance chez mon frère et même chez d'autres personnes. » Une autre, Mme R. S., raconte qu'étant enfant elle aimait infiniment tenir entre ses mains le pénis d'un petit camarade ; un jour on lui confia un tuyau d'arrosage : « Il me sembla délicieux de tenir cela comme si je tenais un pénis. » Elle insiste sur le fait que le pénis n'avait pour elle aucun sens sexuel ; elle en connaissait seulement l'usage urinaire. Le cas le plus intéressant est celui de Florrie recueilli par Havelock Ellis² et dont Stekel a repris plus tard l'analyse. J'en donne donc un compte rendu détaillé :

Il s'agit d'une femme très intelligente, artiste, active, biologiquement normale et non invertie. Elle raconte que la fonction urinaire a tenu un grand rôle dans son enfance ; elle jouait avec ses frères à des jeux urinaires et ils se mouillaient les mains sans aucun dégoût. « Mes premières conceptions de la supériorité des mâles furent en relation avec les organes urinaires. J'en voulais à la nature de m'avoir privée d'un organe aussi commode et aussi décoratif. Aucune théière privée de son bec ne se sentit aussi misérable. Personne n'eut besoin de m'insuffler la théorie de la prédominance et de la supériorité

1. Cf. Havelock Ellis, *L'Ondinisme*.

2. H. Ellis, *Études de psychologie sexuelle*, t. XIII.

SIMONE DE BEAUVOIR

Le deuxième sexe

II

L'expérience vécue

Dans ce second volume, Simone de Beauvoir entreprend « d'étudier avec soin le destin traditionnel de la femme », c'est à dire de « situer » la femme. « Comment la femme fait-elle l'apprentissage de sa condition, comment l'éprouve-t-elle, dans quel univers se trouve-t-elle enfermée, quelles évasions lui sont permises, voilà ce que je chercherai à décrire. » D'abord sa formation : dans l'enfance, dans l'adolescence, dans l'initiation sexuelle, tout semble disposé, agencé, pour creuser davantage le fossé naturel qui la sépare de l'homme, pour transformer des différences en inégalité, et cette inégalité en infériorité. Ensuite sa situation : Simone de Beauvoir décrit la femme dans le mariage, avec ses prémisses, ses traditions, ses conséquences ; dans la maternité ; dans la prostitution, dans la société ; dans le vieillissement et la vieillesse. Enfin elle envisage les problèmes qui se posent aux femmes qui « héritant d'un lourd passé, s'efforcent de forger un avenir nouveau ».



9 782070 205141



49-X A 20514 ISBN 2-07-020514-2

Extrait de la publication